



Juin 1980

Jean Ambrosi

PÈRE DU FREUDO-MARXISME MORT

Erich Fromm vient de mourir en Suisse, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Il avait su se situer au confluent de deux grands courants de pensée, la psychanalyse et le marxisme. Il a tenté de rapprocher la théorie de la psyché la plus élaborée de la théorie sociale et économique qui ébranla la première moitié de notre siècle et dont les effets et applications sont encore aujourd'hui évidents.

Le « penseur » de la révolte de 68

Aux yeux du grand public, Fromm incarne le freudo-marxisme. Il lui est aussi accordé le rôle de « penseur » de la révolte étudiante américaine de 1968. L'homme public laisse une trace que son œuvre écrite contribuera quelque peu à maintenir. Fromm n'est ni un grand écrivain ni un grand philosophe, mais un « moraliste », un éveillé dont l'influence véritable aura été, en Amérique du Nord, tout à fait considérable. L'étiquette freudo-marxiste ne doit pas éclipser toutes les autres. Fromm s'est longuement intéressé à la caractérologie, comme en témoignent des écrits anciens (« la Caractérologie psychanalytique », 1932 ; « Sex and Character », 1943), ainsi que de nombreux articles parus entre 1930 et 1945. A la foi également, comme en témoignent « Man for Himself » (1947), « Psychanalyse et religion » (Epi, 1968), « Vous serez comme des Dieux » (Complexe, 1975). Philosophe avec « l'Art d'aimer » (Epi, 1971), « le Cœur de l'homme » (Payot, 1979), sociologue avec « Société aliénée, Société saine » (Courrier du livre, 1967), il laissera l'image de l'intellectuel présent aux événements, dont le travail consistait à écrire et à enseigner, à soumettre à ses contemporains le fruit de sa réflexion. S'il fut pour certains le « Jean-Paul Sartre américain », il lui manque, en comparaison avec le philosophe français, le goût de l'engagement direct, et certainement aussi le talent d'écrivain de l'auteur des « Mots ». L'œuvre écrite de Fromm est dominée par « Escape from Freedom », paru en 1941, textuellement « Echappé de la liberté ». Ce volume connut un étrange destin en français : en effet, le titre sous lequel il a été traduit, « la Peur de la liberté » (Buchen-Chastel, 1963), constitue un véritable contresens, et il a eu

beaucoup moins de succès que des œuvres pourtant moins importantes telles que « l'Art d'aimer » ou « Espoir et Révolution » (Stock, 1970).

Une enfance pieuse

Erich Fromm a bien failli devenir talmudiste¹. Il est né dans une famille où — autant du côté paternel que maternel — le Talmud était chose vivante et déterminait bien des attitudes et gestes quotidiens. A l'« âge philosophique », entre dix-huit et vingt ans, Fromm étudiait le Talmud avec l'un de ses oncles maternels, grand érudit. Son projet était



Photo Lis Goldring

alors de s'inscrire dans une université talmudique de Lituanie. Fromm raconte que la colère de son père l'en aurait dissuadé. Très modeste négociant en vins (et talmudiste reconnu), ce père avait d'autres ambitions pour son fils. Il avait déjà exprimé sa volonté de le sortir du ghetto en lui faisant fréquenter uniquement des écoles allemandes ; il entendait bien le voir poursuivre dans cette voie. Le jeune Erich s'inclina et entreprit des études de droit. A la suite d'une rencontre avec Max Weber, qui eut sur lui une influence durable, il passa à la sociologie. Un trait semblait avoir été tiré sur la vocation talmudiste.

L'option finale, la psychologie, et un autre déménagement de Heidelberg à Munich précèdent cette distance : c'est la rencontre avec la psychanalyse. Freud était alors peu connu. Fromm a souvent dit sa déception face aux cures psychanalytiques successives qu'il a pu suivre. Il n'en est pas moins entré à l'Institut de psychanalyse, et participe

en tant qu'analyste aux travaux de l'École de Francfort, avec Horkheimer. Il œuvre un cabinet à Berlin. Témoin attentif de la montée du parti nazi, il pressent l'arrivée d'Hitler au pouvoir et se réfugie aux États-Unis. Nombre de ses collègues suivront cet itinéraire d'exil.

La carrière américaine de Fromm psychanalyste ressemble à beaucoup d'autres. Le néo-freudien qu'il n'a jamais cessé d'être (et à travers les années de façons toutes diverses) admire Ferenczi et Groddeck et demeure attaché à l'orthodoxie. Il ignore des penseurs et des thérapeutes, tels Rogers et Perls, qui auraient pu désigner à son attention des directions différentes.

L'honnête homme du xx^e siècle

Le penseur social et politique fait en même temps une brillante carrière d'auteur. Il sera vite associé à Herbert Marcuse. Plus tard, il refusera ce rapprochement : « Des auteurs, comme Marcuse, dessinent une idéologie qui encourage certains jeunes à un retour à l'enfance [...] comme but suprême du socialisme et de la révolution. Ces jeunes ont été heureux aussi longtemps que leur jeunesse a maintenu cette euphorie ; mais beaucoup sont maintenant déçus, sans convictions fondées, sans références personnelles profondes. » (« Avoir ou Être », Laffont, 1978). Le jugement est rapide et pourrait laisser entendre que Marcuse n'a écrit que quelques maximes ou discours sans nuances.

Vis-à-vis de Freud, le jugement peut prendre un aspect tout aussi virulent, mais jamais le fond de la pensée freudienne n'est contesté. « Grandeur et limites de la pensée freudienne... ne constitue pas une « révision » de Freud, ou même un « néo-freudisme », mais plutôt un développement de la pensée freudienne par le biais d'une interprétation critique de ses bases philosophiques en substituant le matérialisme historique au matérialisme bourgeois » (« Grandeur et limites de la pensée freudienne »).

Fromm restera dans l'histoire comme figurant « l'honnête homme de la première moitié du xx^e siècle ». Jean Ambrosi

1. Le Talmud est le recueil des enseignements rabbiniques concernant la loi de Moïse.